

from the editor

When I was a young woman, still in university, I was pondering a change in direction which would interrupt my utterly predictable progress toward graduation. With great trepidation, I raised the issue with my father, whose own life had been immersed in academia. I was sure he would respond with understated — but unmistakable — disapproval. He surprised me. In words I have never forgotten, he helped me see through the veil of tradition which still clings to our concept of formal learning: “Your education,” he said, “should be a *part* of your life, not *instead* of your life.”

The information revolution has all but erased the imaginary line I had drawn between “education” and “life.” That revolution has created both the need and the opportunity for a life-long learning culture. By thrusting us into an endless cycle of change, it has virtually eliminated the concept of one-time career preparation. At the same time, it has given us powerful tools to support continuous learning and discovery throughout life.

It is impossible to discuss learning in the year 2000 without reference to the technological revolution, but the authors in this issue also raise important questions about the changing nature of learning and the social implications of a society in which technical literacy is becoming as basic as reading and writing. As Jaap Tuinman says, we are faced with a paradox: “the more powerful the technology, the more likely that it will benefit the educational ‘haves’ and hurt the educational ‘have-nots’.” This paradox appears in various guises throughout this issue — whether the topic is school-to-work programs, literacy initiatives for street youth, telelearning opportunities for isolated students, a framework for Federal Government initiatives, or Lorna Marsden’s call for “sensitivity to the generations, the genders, the new arrivals, and the people whose life circumstances have so far prevented them from learning. . .”

Lifelong learning is not a new concept. People have always learned throughout their lives — some because of an insatiable curiosity, some from sheer necessity. Not so long ago, however, most people could build satisfying lives on a solid foundation of basic understandings. Now, with those foundations shaken by an endless barrage of new understandings, both personal satisfaction and cultural stability depend on the recognition that education is an integral and continuous part of life.

le mot de la rédactrice en chef

Lorsque j’étais jeune et encore à l’université, je songeais à effectuer un changement d’orientation qui viendrait interrompre ma progression bien que trop prévisible vers le diplôme. Aussi, c’est avec appréhension que je fis part de mon projet à mon père qui avait passé sa vie dans le monde universitaire. J’étais sûre que sa réponse, quoique circonspecte, serait néanmoins désapprobatrice. Il me surprit. En des mots que je n’ai jamais oubliés, il m’aïda à voir au travers du voile de tradition dans lequel notre concept d’apprentissage reste emmêlé: « Ton éducation », dit-il « devrait faire partie de ta vie et non se faire en dépit d’elle ».

La révolution de l’information a presque entièrement effacé la ligne imaginaire que j’avais tracée entre éducation et vie. Cette révolution a créé à la fois le besoin et la possibilité d’une culture d’apprentissage à vie. En nous plongeant dans un tourbillon sans fin de changements, elle a éliminé la notion qu’il faut se préparer à une seule carrière. En outre, elle nous a donné des outils efficaces pour poursuivre un processus d’apprentissage et de découverte tout au long de notre vie.

Il est impossible de parler d’apprentissage en l’an 2000 sans se référer à la révolution technologique, mais les auteurs du présent numéro soulèvent aussi des questions importantes quant à la nature constamment en évolution de l’apprentissage et des conséquences sociales d’une société dans laquelle les connaissances techniques sont en train de devenir une nécessité aussi fondamentale que savoir lire et écrire. Pour reprendre les mots de Jaap Tuinman, nous faisons face à un paradoxe : « Plus une technologie est puissante, plus elle est susceptible d’avantager les « nantis » et de défavoriser les « démunis ». Dans le présent numéro, ce paradoxe se manifeste sous diverses formes, que ce soit à propos des programmes d’insertion professionnelle, des initiatives d’alphabétisation pour les jeunes de la rue, des possibilités de télé-apprentissage pour les élèves isolés, d’un cadre pour les initiatives du gouvernement fédéral, ou dans l’appel de Lorna Marsden pour « une plus grande sensibilité aux difficultés reliées à l’âge et au sexe des apprenants, ainsi qu’aux besoins des nouveaux venus ou des personnes que les circonstances de la vie ont empêchées d’apprendre... ».

L’éducation permanente n’est pas un concept nouveau. La plupart des gens continuent d’apprendre tout au long de leur vie — certains en raison d’une insatiable curiosité, d’autres par pure nécessité. Néanmoins, il n’y a pas si longtemps, la plupart des gens pouvaient bâtir une vie tout à fait satisfaisante sur les assises d’une bonne formation de base. Aujourd’hui, avoir une bonne formation de base ne suffit tout simplement plus, en raison du flot ininterrompu de nouvelles connaissances qui inondent les sentiers traditionnels de la vie. Force nous est d’admettre que notre satisfaction au plan personnel et notre stabilité au plan culturel dépendent désormais de notre capacité de faire de l’éducation une composante intrinsèque et permanente de notre existence.

Paula Dunning